

Inspiration hallâdjienne dans *Le Fou d'Elsa* de Louis Aragon

Marzieh Balighi

Maître-Assistante, Université de Tabriz

Résumé

Le Fou d'Elsa de Louis Aragon porte de manière de plus ou moins visible la trace et la mémoire d'un héritage littéraire considérable. C'est une création originale à partir de la coexistence d'éléments distincts mais compatibles, qui relèvent de toutes sortes d'influences, d'imprégnations, de réminiscences¹. C'est un enchevêtrement d'emprunts à la littérature arabe, à l'histoire andalouse du XV^e siècle, à celle de la France du XX^e ainsi qu'à la pensée philosophique, religieuse et mystique de la culture aussi bien d'Orient qu'Occident. L'histoire de Hallâdj figure parmi les sources qui en ont nourri la création. Cette recherche a pour objectif d'étudier les ressemblances de Louis Aragon avec un personnage mystique arabe, d'origine persane, à savoir, Hallâdj. Nous avons essayé de montrer comment le personnage fictif du Fou aragonien incarne son modèle mystique.

Mots-clés : Aragon, *Le Fou d'Elsa*, Hallâdj, influence, mystique, douleur, amour, exécution.

تاریخ وصول: ۹۲/۷/۱۷، تایید نهایی: ۹۲/۱۱/۱۶

E-mail: balighimm@yahoo.com

¹ Charles Haroche, journaliste et amis de Louis Aragon, avait l'occasion d'accompagner l'auteur dans la rédaction du *Fou d'Elsa*. Il lui fournissait tout ce qui était nécessaire pour la documentation de ce roman-poème surtout en ce qui concerne la culture et la mystique orientales. Il classifie, ensuite, dans une liste tous ces ouvrages et les cite dans son essai intitulé, *L'idée de l'amour dans le fou d'Elsa et l'œuvre d'Aragon*.

Introduction

Publié en 1963, à Paris, aux éditions Gallimard, *Le Fou d'Elsa* est un poème qui fait partie d'un cycle de poèmes que Louis Aragon a consacré entre 1942 et 1964 à l'évocation de la figure d'Elsa Triolet, née Elsa Kagan, que Louis Aragon avait épousée en 1939.

Ce poème colossal raconte l'histoire de Keis Ibn-Amir Al-Nadjdi, un poète des rues, une sorte d'inspiré, qu'on appelle Medjnoun qui signifie le «fou» en arabe, par référence à un autre poème oriental, Leylâ et Medjnoûn (Leylâ wü-Medjnûn) du poète persan Nizâmî (1141-1209)², qui chante l'amour d'une femme qui n'existe pas encore, une certaine Elsa. Cette dernière intervient tellement dans l'œuvre aragonienne qu'elle constitue un thème. Séparé d'Elsa Triolet, son épouse lors de la « drôle de guerre », Louis Aragon, déçu de cette expérience souffrante, imagine une autre Elsa, mythifiée ou plutôt divinisée. Vouant un tel culte à une femme et non à Dieu, le Fou est poursuivi et emprisonné pour idolâtrie, car c'est condamné par la religion de l'Islam qui prêche la foi en un seul Dieu, qui n'a pas d'associé, transcendant, au-dessus de toute créature, de qui rien n'est égal, et à qui rien ne ressemble. Afin de mieux montrer la nature de son amour et de sa douleur d'un manque affectif, Louis Aragon emprunte une grande figure de la mystique soufie, à savoir Hallâdj ou Abû `Abd Allah al-Husayn Mansur al-Hallaj, né vers 857 (ou en 244 de l'Hégire), près de Tur en Iran et mort, supplicié, à Bagdad, en 922 (ou en 309 de l'Hégire). Le personnage du Fou incarne un autre Hallâdj, un autre pèlerin de l'absolu. Un parcours commun les unit: expérience mystique, poursuite judiciaire, arrestation injuste, implication dans un long procès, et enfin crucifixions.

Dans le corpus consulté et lu par Louis Aragon lors de la création du *Fou d'Elsa*, il se trouve le livre de Louis Massignon³ intitulé *La Passion de Hallaj*. Dans ses *Entretiens avec Francis Crémieux*, Louis Aragon explique directement les points de rapprochement à Hallâdj:

² Sur ce sujet, se référer au livre de Djavad Hadidi intitulé *De Sa'di à Aragon* publié en 1994 à l'édition Markaz Nashr-e daneshgahi.

³ Louis Massignon (1883-1962), universitaire et islamologue français.

«Des rapports entre la poésie mystique et la poésie de *Fou d'Elsa*, il en existe d'autres, c'est ainsi qu'il y a un personnage qui prononce une sorte d'incantation qui s'appelle *Blasphème pour être mis à mort*. C'est un de ces personnages qui [...] croit que, se sacrifiant lui-même, il va exalter la force [...] ceci nous rapproche tout à fait d'un autre des grands mystiques de l'Islam, Al'Hallâdj, Mansoûr Hallâdj...» (Aragon, 1964, pp. 67-68)

C'est l'idée du sacrifice qui a été mise en relief et considéré comme le point de convergence entre Louis Aragon et Hallâdj. Cette présente recherche est consacrée à l'étude de l'inspiration de Louis Aragon dans *Le Fou d'Elsa* à partir d'une histoire vécue par un mystique arabe, celle de Mansoûr Hallâdj. En une première étape, on rappellera les deux histoires: celle de Hallâdj et celle du *Fou d'Elsa*. En une deuxième étape, on cherchera comment Louis Aragon a pris connaissance du véritable Hallâdj et ce qu'il pense de lui. En une troisième étape, on se penchera sur les similitudes entre les deux histoires et sur la manière dont Louis Aragon a emprunté les éléments, comment il les a employés.

I. Le Fou amoureux

Le Fou amoureux, le « Fou d'Elsa » pour reprendre le titre du poème, souffrant d'être éloigné de sa bien-aimée, chante tout au long de cette œuvre un amour douloureux qui cause sa mort tragique. La trame repose sur les dernières années du royaume maure de Grenade qui est attaqué par les chrétiens terminant ainsi la reconquête de l'Espagne. La ville de Grenade est gouvernée par le dernier royaume, juste avant sa chute en 1492. Résumer ce que *Le Fou d'Elsa* raconte est extrêmement difficile. Un chant liminaire puis un propos rétrospectif établissent un premier parallèle entre la prise de Grenade, le 02 janvier 1492, et la chute de Paris, le 13 juin 1940, associé à un autre rappel, celui de la prise de Troie dans l'Antiquité. À partir de ce point de départ, par association d'idées et de réminiscences, Louis Aragon évoque une foule d'événements, découpés en plusieurs

séquences, intitulées « Grenade », « Chants du Medjnoûn », « Vie imaginaire du Wazîr Aboû'l-Kâssim 'Abd Al-Mâlik », « 1490 », « Parabole du montreur de ballets », « 1491 », « La veille où Grenade fut prise », « La grotte (1492) », « Épilogue (1492-1495) ». Cette œuvre est inclassable. La délimitation des genres y est abolie. Elle contient les caractéristiques d'un roman historique aussi bien qu'un recueil de poèmes ou un récit autobiographique. Ce mélange de divers tons montre, d'une part, la capacité de l'auteur d'irradier ses textes d'un élan vers l'autre, une technique qui redouble la richesse de son invention verbale, de l'autre, la vision idéaliste que le poète se fait de l'amour et qui reste toujours chez Aragon une question centrale. Hervé Bismuth résume la portée de cette œuvre unique comme suit: « [...] brassant la fiction avec une documentation historique peu commune dans le contient poétique, *Le Fou d'Elsa* produit également des thèses d'auteur, prises de position argumentées dans le champ de l'histoire, de la politique et de la littérature. » (Bismuth, 2004, quatrième de couverture)

II. Un homme mystique

Dans la mystique orientale, Hallâdj est connu pour son expérience de pouvoir s'unir à l'Absolu unique lors de l'extase. Son fameux *an al-hagh* qui signifie « je suis la Vérité » a valu sa condamnation à la potence en 922 de l'hégire. Effectivement, une telle affirmation individuelle est un blasphème. L'érudit orientaliste, Louis Massignon, lui a consacré une étude monumentale en quatre volumes dont le titre est *La Passion d'Al-Hosayn-Ibn-Mansour, Al-Hallay, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad, le 26 mars 1922*. Dans ce livre, surtout dans le premier volume, on découvre les étapes de la vie de Hallâdj: son origine persane, sa formation scolaire à Basra, ses prédications prosélytes, son arrestation pour ses idées provocatrices, son implication dans un procès épuisable et enfin sa crucifiassions. Après son pèlerinage à la Mecque et son retour à Bagdad, Hallâdj a commencé sa première prédication publique et continué à prêcher en voyageant inlassablement en Iran, en Inde, au Turkestan, etc. Il tenait en pleine rue dans la capitale, une série de discours inouïs pour provoquer les fidèles. Les prédilections de Hallâdj a pu ébranler non

seulement l'émotion publique, mais aussi les milieux lettrés et politiques. Car, certaines paroles peuvent égarer des personnes nullement préparées à les recevoir. N'ayant pas pu tolérer les prétentions de Hallâdj à une union mystique avec Dieu, on l'a dénoncé à la Cour, et condamné pour de nombreux délits: magicien, profanateur, agitateur du peuple, prédicateur ignorant, ennemi du gouvernement. Interminable procès de Hallâdj qui durera neuf ans commence alors. Il rédige en prison ses ouvrages composés de poèmes et d'oraisons, recueillis dans un *Diwân* dont le thème le plus récurrent est l'Union divine. En Hallâdj, poète et mystique se confondent.

III. Une connaissance directe

Dans les *Entretiens avec Francis Crémieux*, Louis Aragon mentionne les auteurs auxquels il avait dû se référer pendant la création du *Fou d'Elsa* parmi lesquels se trouve Louis Massignon:

« On pensera peut-être que mon souci majeur dans *Le Fou d'Elsa* aura d'abord été de réhabiliter un Mohammad XI, Alias Boubdit... Sans doute, mais il y a aussi que j'ai pensé, par la poésie, attirer l'attention de mes contemporains sur ces hommes remarquables, ces chercheurs, dont était également ce Louis de Massignon mort l'année dernière, lesquels sont des gens qu'au Maroc, en Egypte, en Algérie, en Syrie, au Liban, on admire profondément et qui sont, à nous autres français, notre meilleur argument et notre vraie défense dans l'esprit des peuples musulmans. » (Aragon, 1964, pp.67-68)

Cette réflexion admirative a été publiée en 1962 dans la revue *Les Lettres françaises* (qui a cessé de paraître depuis 1972), dont le directeur était Louis Aragon lui-même. La démarche était très appuyée. L'hommage à l'égard de ce spécialiste de la civilisation musulmane en Espagne était sans doute sincère.

La Passion de Hallaj, fut une étude biographique et analytique des œuvres de Hallâdj ainsi qu'une réflexion approfondie de la mystique. Massignon s'intéressait à la philosophie, à la théologie et à la mystique musulmane. Il était chrétien et l'un des principaux acteurs de

l'établissement d'un dialogue entre l'Islam et le Christianisme. Louis Aragon déclare clairement que c'est Massignon qui lui a fait découvrir l'histoire et le procès de Hallâdj :

« J'avoue avoir lu, grâce à Louis Massignon, Husayn Ibn Mansur Hallâdj, à la fois comme l'un des plus grands poètes qu'il m'ait été donné d'entendre, et (...) comme un témoignage sans égale de l'érotisme spirituel; à ce niveau où peut atteindre la passion humaine, et sans quoi l'homme ne serait pas ce qu'il est. Et cela s'exprime non seulement par les oraisons, les qasidas, les exhortations du martyr, mais par l'histoire même d'Al-Hallâdj, le procès et le supplice d'Al-Hallâdj, que j'ai lus et relus dans le temps où, qu'ils fussent de France ou de l'Islam, il y avait dans des prisons françaises des hommes et des femmes que l'on suppliait. » (Aragon, 1962)

IV. Une Approche comparative

IV. 1. Une expérience mystique

Le personnage qui peut être assimilé à Hallâdj apparaît pour la première fois au début du *Fou d'Elsa*. C'est « un soufi » délirant, danseur, surnommé « le Fakîr » (Aragon, 1963, p.43). Ce mot d'origine arabe, a un sens proche du mot persan « derviche » signifiant « mendiant ». Louis Aragon, dans son lexique à la fin du *Fou d'Elsa* explique la même signification: « moine errant ayant fait vœu de pauvreté ». On donne ce titre chez les soufis, à celui qui se prive d'aise et de plaisirs pour mener une vie austère ascétique. Dans une partie du roman, alors que des jeunes gens ivres et arrogants se distraient en commettant d'actes impudiques, le Fakîr, un personnage maigre et misérable survient et se met à danser, tournant sur lui-même:

« Le danseur, dans sa robe couleur de terre, [...] pivotait dans le vent de ses manches et de ce moulin vivant portaient des soupirs qui s'enflaient, des grincements de meule, la plainte d'un blé qui souffre sous la pierre, la fureur des dents, la colère des articulations... » (Aragon, 1963, p. 43)

En ce passage du poème, le personnage du Fakîr se ressent comme transporté hors de soi-même. Cette scène extatique provoque l'admiration et la crainte. Il arrive même que, dans *Le Fou d'Elsa*, en cet état d'exaltation (hâl), ce derviche se laisse aller à des propos qui expriment la douleur:

« ôpar ôpar ôpar ô parole de Dieu
Malheur pâleur couleur douleur des pleurs pleurs pleurs
Et la ville à Dieu qui eut le malheur de déplaire
Demeure sur la colline assise dans sa pâleur
Ses tours perdent la couleur du sang répandu sans la douleur et la
Colère
[...]

vous avez brisé mes os étreint ma gorge et percé mes joues »
(Aragon, 1963, pp.43-44)

Cette extase, accompagnée de délires et caractérisée par la douleur, est très fréquente chez les soufis. On récite un chant religieux qui les met dans un état d'ivresse spirituelle et de danse. Louis Massignon cite dans son œuvre que Ibn As-Sâ'î, un historien arabe, fut le témoin de l'extase de Hallâdj: « il aurait dansé, les pieds soulevés du sol! » (Massignon, 1975, t. I, p. 253)

IV. 2. Une douleur mystique

La douleur tient une grande place dans *Le Fou d'Elsa*. Le danseur soufi réapparaît dans *Le Fou d'Elsa*, dans la section intitulée, « Le printemps », et, surtout, le poème «V» où le Fou tient ces propos:

« Je t'offre en moi ce cœur vivant que tes doigts comme un pain
partagent
Et la mie au cœur de mon cœur est l'immense malheur des gens
Rien plus n'est urgent qu'en souffrir rien plus qu'autrui ne m'est
urgent

La blessure seule d'aimer seule d'aimer peut être gage. » (Aragon, 1963, p. 205)

L'amoureux adore et accepte la douleur sous toutes ses formes, car elle vient de la part de la bien-aimée. Cette douleur est engendrée par une blessure dans son cœur. Dans ces vers, l'acte d'aimer le plus

parfait, c'est le sacrifice qui est une marque de dévouement. Ce terme implique la notion d'« offrande » qui est présente dans toutes les religions. Se sacrifier est le bien le plus haut qui équivaut à se rabaisser et à se soumettre à la volonté de la bien-aimée. Hallâdj avoue aussi:

« Tu habite là, dans mon cœur, où résident, venant de Toi, des secrets. Bienvenu sois-tu, pour cette demeure! Bienvenu, plus encore, pour qui l'avoisine!

Car, en dedans, nul n'y est plus que Toi-même, suprême secret que j'y devine. Ah! Regarde de Tes propres yeux, dans la maison y a-t-il encore un intrus?

(...)

Me voici consentant, si Tu veux, à ma mort, désormais, cher meurtrier, ce que fixe Ton choix, cela, je le choisis. » (Hallâdj, 1981, p.18)

Hallâdj est «consentant» et donne son accord à la volonté de l'Aimé. Il est prêt à se dévouer. Dans un autre quatrain, le Fou demande même à sa bien-aimée de frapper avec les pieds vivement son « cœur » et sa « chair ». Par contre, la douleur ressentie lui est agréable:

« Marche en mon cœur que l'on y lise avec ton pied le seul chemin
Avec ton poids mets dans ma chair le sceau des choses admirables
Plus tu me marques dans mon sang et plus je te sens adorable

Et me fais de cire et d'encens pour ta marine et pour ta main.»
(Aragon, 1963, p. 205)

L'idée de la jouissance et de la douleur sont entremêlées. Le plaisir ressenti dans cet amour malheureux les met dans un état de satisfaction parfaite. Bien que le principe d'affection et de sacrifice soit le point commun entre Hallâdj et le personnage du Fou, il existe quand même une grande différence dans leur itinéraire spirituel. Hallâdj est fou de Dieu qui l'habite, et à qui il prétend réaliser l'Unité, alors que Louis Aragon ne croit pas en Dieu, mais il a divinisé sa bien-aimée, Elsa. Il a associé à Dieu une créature féminine et avance tellement dans sa doctrine qu'il considère sa bien-aimée supérieure à Dieu (Munajid, 2007, p. 506), comme il le confirme dans ces vers:

« Je t'aime d'un amour qui n'aura plus pour Dieu d'âme ni
d'yeux
Et de ce crime éblouissant naîtra la lumière éternelle
Aveugle avant voici s'ouvrir l'humanité de sa prunelle
C'est de ce vertige de toi que va l'homme apprendre être Dieu. »
(Aragon, 1963, p. 206)

IV. 3. Un procès prolongé

Comme Hallâdj, le Fou de Louis Aragon va être poursuivi, emprisonné et entraîné dans un long procès. C'est presque au milieu du *Fou d'Elsa* que commence la scène du «Procès» du Fou. Deux policiers l'amènent devant « le Hakîm »⁴. Le juge « les (connaît) pour ivrognes et débauchés » (Aragon, 1963, p. 211) L'insistance a été mise sur leur comportement cruel et violent: « ils avaient lié les mains de ce vieillard et sa robe était souillée de sang, son visage traversé de grands traits attestant l'outrage du fouet » (Aragon, 1963, p. 211). Le juge interroge à propos des deux témoins qui étaient présents au moment où le Fou était en train de commettre la faute: « où sont-ils? - questionna le hakîm - les 'oudoul ont-ils recueilli leur témoignage? » (Aragon, 1963, p.211) Les « 'oudoul » désignent les témoins qui doivent transmettre une information orale au tribunal. Les deux agents, pensent plutôt à donner des coups de fouet au Fou qu'à aller ramener les témoins. L'auteur explique ensuite les raisons pour lesquelles le Fou fut arrêtées et accusées. Les deux policiers avaient trouvé le Fou devant « les dakakîn », c'est-à-dire «les magasins» en langue arabe, en train de faire sa prière. Mais il avait changé la direction du « Quiblah » en se tournant non pas vers la Mecque mais vers « le nord-est » (Aragon, 1963, p. 211). Les deux agents essayent de lui montrer la bonne direction pour la prière, mais le Fou leur dit qu'il ne se trompe pas de direction, qu'il s'agit d'un choix délibéré:

« Quand ils lui avaient fait observation, le mécréant leur
avait répondu qu'il ne priait pas en direction d'une prière,

⁴ « Hakîm »: nom donné à un juge subalterne chargé du tribunal civil.

mais d'un être de chair, ce qui est idolâtrie d'évidence, d'autant qu'il résulte des déclarations du susdit Medjnoun, qu'il s'agit d'une femme dont le nom difficile à prononcer semble d'Égypte ou de Syrie [...] » (Aragon, 1963, p.211).

En fait, au nord-est de la ville de Grenade, est situé le pays de la France et de la Russie, les deux lieux où Elsa a vécu. Dans sa prière, le Fou s'adresse à sa bien-aimée Elsa et, non à Dieu.

On transfère le Madjnoûn vers le « Mohtassab » Moûssâ qui se met à écouter les témoins qui accusent le Fou. Le premier témoin est un poète qui accuse le Fou de ne point composer ses poèmes selon «l'enseignement des Maîtres» (Aragon, 1963, p. 213), de la poésie arabe classique qui répétaient la même rime tout au long du poème: « le premier exposé était d'un poète accusant surtout le prévenu de ne point faire les vers selon l'enseignement des Maîtres, changeant de rime à la fin des strophes contre la règle du zadjal et autres crimes du même tonneau.» (Aragon, 1963, p. 213) Il est intéressant de dire que Louis Massignon cite dans son livre que Hallâdj, lui-aussi, avait été accusé par un poète qui s'appelle Ibn Dâwûd lui reprochant de faire des licences poétiques et estimant que celui-là dans ses discours et ses poèmes a faussé la poésie arabe classique (Massignon, 1975, t.I, 253). Hallâdj devient emprisonné, mais il échappe une première fois à la sentence grâce à des adeptes influents. Il fut ensuite à nouveau menacé par le vizir chi'ite Ibn al Fûrat. Quatre disciples sont arrêtés mais il s'échappe et se cache à Ahwâz, où il sera arrêté et ramené à Bagdad.

On donne la parole au Fou pour expliquer au juge son comportement et justifier son acte. Le Fou parle d'un registre mystique, un langage incompréhensible pour le juge, ce qui a abouti à l'appeler à maintes reprises au tribunal et à prolonger son procès durant de longues années. Le Fou avoue son amour envers Elsa, sa bien-aimée, qui habite en un autre siècle, dans l'avenir:

« Pour le reste, les réponses du vieil homme étaient embrouillées et incompréhensibles: dans son langage mystique, il affirmait qu'Elsa habitait un autre siècle dans l'avenir et, quand on lui demanda de la faire venir, il dit que ce n'était point du pouvoir humain d'évoquer un être à quatre

cents et cinquante années de distances ...» (Aragon, 1963, p. 215)

Pour le Mohtassib, ces propos s'avèrent ambiguës et atroces, car: d'un côté, le Fou considère une femme réelle, tangible, comme Dieu, et l'adore, et, pourtant, d'un autre côté, elle devrait apparaître dans les prochains siècles! Le juge estime que cet acte commis par l'accusé « mérite la crucifixion, et diverses tortures publiques » (Aragon, 1963, p. 215), ce que Hallâdj avait lui-même subi. Louis Aragon met l'accent sur le fait que le condamné pousse « la mécréance à s'incliner devant ce qui n'est point » (Aragon, 1963, p. 215), ce qui est une « idolâtrie autrement démoniaque » (Aragon, 1963, p. 215). Incapable pour juger « d'un cas aussi atroce » (Aragon, 1963, p. 215), le Mohtassib transfère la décision à « Cadî al-djoumâ'a »⁵. La raison de l'accusation du Fou qui fut l'atteinte au Divin, trouve sa source chez Hallâdj, comme Louis Massignon les résume dans *La Passion de Hallaj* (Massignon, 1975, p. 249-260).

On appelle, ensuite, un procureur pour défendre le Fou. La plaidoirie dure des heures, et se centre « sur l'incertitude où l'on était de l'existence de cette El-sa ou Az-Za pour requérir que le Cadi lui-même reconnût l'incompétence de son tribunal » (Aragon, 1963, p. 215). « Le procureur prend comme base de défense l'incapacité intellectuelle de l'accusé, ce qui ramène à le décharger de la responsabilité des faits qu'on lui reproche » (Munajid, 2007, p. 508). Ainsi, on a établi que l'accusé « comme tous les poètes, était possédé d'un djinn, il plaidait qu'Al-za en était le nom d'où il déduisait que c'était un djinn femelle, une doûl⁶, pour écarter tout jugement qui eût supposé l'exorcisme, car, la doûl, si vous la forcez hors du dément male, à le quitter, le préfère mort et le tue. Or, il appartient au juge [...] d'édicter l'exécution du criminel, si elle est le fait du bourreau, mais lui-même qu'il permette l'assassinat de cet homme en serait tenu complice et responsable devant l'Emir » (Aragon, 1963, p.215). Comme le procès de Hallâdj, Louis Aragon insiste sur la longueur de

⁵ Ces deux mots que cite Aragon «Cadî al-djoumâ'a» signifie le «juge du vendredi», le juge qui présidait de l'assemblée populaire de vendredi.

⁶ Féminin de «djinn». Celui-ci est un esprit de l'air, bon génie ou démon. Etre intermédiaire entre l'homme et l'ange dans les croyances populaire arabe

la procédure judiciaire. Il fait attarder le jugement du Fou à un tel point que ses cheveux « avaient poussé et des mèches blanches tombaient le long de son visage ». Il fut aussi victime des tortures violentes : « sa lèvre saignait vilainement d'un sang noir, mal caillé. Il lui manquait des dents » (Aragon, 1963, p. 217).

L'auteur insiste sur la situation pénible où se trouve le Fou. La difficulté est double: d'une part, les habitants de la ville de Grenade considèrent le Fou comme un idolâtre qui a osé porter atteinte à Dieu, de l'autre, le système judiciaire est fortement influencé par le désordre qui règne sur la ville de Grenade au période de la guerre.

Le Mohtassib demande au premier ministre, le « hadjib », de décider sur ce cas étrange. Le public insulte le Fou: « A certaines réponses, les éclats de voix frappaient les murs: « pourriture! Pourriture! ». L'Emir fait envoyer une lettre du Palais au juge où il ordonne de ne pas se soumettre à la volonté du peuple qui demandait la mort du Fou. De plus, l'ancien ministre de la ville fait transmettre aussi au juge sa décision qui consiste à garder le condamné dans la prison. Le Fou est alors emmené dans la prison où il sera supplicié. Hallâdj, lui aussi, fut interné pendant des années dans la prison de Bagdad où il continue à prêcher aux détenus. Mais finalement, il fut au gibet, puis décapité après de longues douleurs. Le spectacle horrible de supplice de Hallâdj est raconté par Louis Aragon à partir d'un témoignage emprunté à Massignon:

« Ils le fouillèrent, tant qu'il ne resta plus de peau sur son corps, ni même de chair. Je vis son ossature à nu, que Dieu les extermine tous, ces cœurs durcis, ces yeux aveugles. » (Aragon, 1962)

IV.4. Aragon dans la peau du Fou/Hallâdj

La relation que Louis Aragon en tant que narrateur du récit, établit avec son personnage, est une relation qu'on peut formuler comme suit : recul, rapprochement, union.

Tout au début du récit, le narrateur présente le personnage d'extérieur : c'est un poète dont les gens de la rue se raillent à cause de son amour fou pour une femme. Le narrateur externe devient

ensuite interne à la narration en s'adresse à son personnage: « Prends ma place, vieillard, sois mon cœur et mon cri » (Aragon, 1963, p. 55) L'auteur déclare manifestement qu'il a donné sa place à son personnage. Mais, ce narrateur entreprend tantôt une position externe tantôt interne sur lui. Il annonce au lecteur d'avoir écouté les paroles de Medjnoûn : « Je vous donne ici les poèmes du Medjnoûn tels que je les ai surpris, mêlés aux mendiants et aux gamins des rues » (Aragon, 1963, p. 58). Les chants de Medjnoûn, séparés initialement de la voix du narrateur, vont finalement s'y unir :

« Je suis celui qui regarde en face votre plaie
Voyez voyez je ne suis pas un autre mais vous-même
Je suis vous je vous dis je suis vous et j'en meurs » (Aragon, 1963, p. 284)

Il arrive aussi qu'Aragon parle avec le Madjnoûn en résumant son histoire: « Tu n'es que ma créature et mon serviteur souviens-t'en qui n'a pouvoir que je ne lui donne et trop longtemps usé ma patience et du nom qui procure vie et créance à son amour trop longtemps ravagé de sa fiction la réalité déchirante. » (Aragon, 1963, p.385) Le narrateur continue de réfléchir sur sa relation avec le Fou qui n'est qu'une transposition de son moi intérieur:

« Quel être suis-je
Suis-je ce qui fut ou dans ce qui sera
Suis-je qui l'invente ou le Fou » (Aragon, 1963, p. 394)

Vers la fin du livre, le Fou souhaite sa mort précipitée :
« Qu'elle vienne qu'elle vienne à la fin qu'elle vienne ah
Ce retard d'elle à venir m'égorge
Je suis la bête où le couteau pénètre inexorablement mais
Si lentement n'aurez-vous pas l'humanité du moins de le repasser
Ce couteau qui coupe si mal ébréché sans doute
Aiguisez je vous en supplie un peu le couteau pour mieux
M'achever. » (Aragon, 1963, p. 394)

Le personnage invoque la mort. C'est une prière quotidienne, le résultat des maux qui l'avait accablé. Le vœu du Fou est renforcé par la répétition du verbe « venir » (4 occurrences) à l'impératif. Ceci fait

allusion à des vers de Hallâdj où il avait appelé de ses vœux mourir: «Tuez-moi...Il n'est pas au monde pour les fidèles de devoir plus urgent que ma mise à mort...» (Hallâdj, 1981, p.18). Aragon a souhaité mettre fin à la vie de son double pour mettre plutôt fin à la douleur qui l'accable. L'histoire de Hallâdj était pour Aragon le moyen le mieux choisi pour exprimer son expérience personnelle malheureuse (Munajid, 2007, p. 509).

Conclusion

Dans *Le Fou d'Elsa*, Louis Aragon crée une autre Elsa aussi sublime que Dieu pour satisfaire la tristesse qu'il aurait subies lors de sa séparation de son épouse Elsa, pendant la Deuxième Guerre Mondiale. La démarche de Louis Aragon consiste à faire un dédoublement de la bien-aimée et à l'adorer pour oublier ses malheurs. Mais le poète ne peut pas se débarrasser de sa douleur. Il emprunte l'itinéraire spirituel de Hallâj, un grand soufi qui incarne la douleur. *Le Fou d'Elsa* est un poème-récit où différentes voix se superposent. Le personnage du Fou exprime les intentions du narrateur/auteur à des degrés variables d'identification.

Bibliographie

- ARAGON Louis, « Hommage à Louis Massignon », in *Lettres Françaises*, n° 952, du 15 au 21 novembre, 1962.
- ARAGON Louis, *Le Fou d'Elsa*, Gallimard, Paris, 1963.
- ARAGON Louis, *Entretiens avec Francis Crémieux*, Gallimard, Paris, 1964.
- BISMUTH Hervé, *Aragon Le Fou d'Elsa, un poème à thèses*, ENS, Lyon, 2004.
- HALLAJ Husayn Mansûr, *Dîwan* (1955), traduit et présenté par Louis Massignon, Paris, éd. Seuil, 1981.
- HAROUCHE Charles, *L'idée de l'amour dans Le Fou d'Elsa et l'œuvre d'Aragon*, Gallimard, Paris, 1966.
- LOPEZ Javier Suso, « Les voix/voies du narrateur dans Le Fou d'Elsa », *Le rêve de Grenade. Aragon et le Fou d'Elsa*. Actes du Colloque de Grenade, Publications de l'Université de Provence, 1996.
- MUNAJID Maher, *Aragon et la culture arabo-andalouse*, ANRT, Lille, 2007.
- MASSIGNON Louis, *La Passion d'Al-Hosayn-Ibn-Mansour Al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad, le 26 mars 1922*, Gallimard, Limoges, 1975.
- RAVIS-FRANÇON Suzanne, *Aragon et le Fou d'Elsa: actes du colloque de Grenade*, avril 1994, Publication de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1996.